



TARTUFFE

TEXTE **MOLIÈRE**

MISE EN SCÈNE **BENOÎT LAMBERT**

AVEC

MARC BERMAN

STÉPHAN CASTANG

ANNE CUISENIER

YOANN GASIOROWSKI

FLORENT GAUTHIER

ÉTIENNE GREBOT

RAPHAËL PATOUT

AURÉLIE REINHORN

CAMILLE ROY

MARTINE SCHAMBACHER

PAUL SCHIRCK

EMMANUEL VÉRITÉ

SCÉNOGRAPHIE ET LUMIÈRES

ANTOINE FRANCHET

SON

JEAN-MARC BEZOU

COSTUMES

VIOLAINE L. CHARTIER

ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE

RAPHAËL PATOUT

MAQUILLAGES ET COIFFURES

MARION BIDAUT

RÉALISATION COSTUMES

AMÉLIE LOISY

STAGIAIRE COSTUMES

CHARLINE GIRARD

RÉGIE GÉNÉRALE ET SON

SAM BABOUILARD

RÉGIE LUMIÈRES

LAURIE SALVY

CONSTRUCTION ET RÉGIE PLATEAU

FLORENT GAUTHIER

PRODUCTION DÉLÉGUÉE DU **THÉÂTRE DIJON-BOURGOGNE - CDN**

DU 30 MARS AU 7 AVRIL 2016 AU CDN GRANDE SALLE

MARDI 30 20h / **JEUDI 31** 19h + RENCONTRE / **VENDREDI 1^{ER}** 20h / **SAMEDI 2** 19h / **MARDI 5** 20h /

MERCREDI 6 20h + audiodescription / **JEUDI 7** 19h

CE SPECTACLE A ÉTÉ CRÉÉ LE 6 NOVEMBRE 2014 AU **THÉÂTRE DIJON-BOURGOGNE - CDN**

EN PARTENARIAT AVEC **LA MJC PALENTE** DANS LE CADRE DU TEMPS FORT JEUNE PUBLIC «**SUR LE FIL**»

COPRODUCTION **THÉÂTRE SÉNART - SCÈNE NATIONALE, LA FILATURE - SCÈNE NATIONALE DE MULHOUSE**
AVEC LE SOUTIEN DU **DIÈSE # RHÔNE-ALPES**

CONTACTS PRESSE **GILLES PERRAULT / 03 81 88 90 71 / GILLES.PERRAULT@CDN-BESANCON.FR**

« Tartuffe, dans la troupe de Molière, a été joué par Du Croisy, qui était un jeune premier. Maintenant, Tartuffe est devenue une pièce anticléricale, d'un anticléricalisme qui existait sous le ministère Combes, peu avant la séparation de l'Église et de l'État. Il y avait à cette époque des journaux spécialisés dans l'anticléricalisme, qui donnaient tous les matins des portraits de curés, de personnages ventripotents, joufflus, ignobles de graisse, répugnants. C'est à ce moment là que Tartuffe est devenu un personnage ignoble. Il l'est resté depuis.

Alors que ça n'est pas ça du tout [...]

Depuis Molière, Tartuffe est entré dans la « religion », ou plutôt dans la politique, et on lui a fait prendre parti. Les critiques, les hommes politiques se sont dits : c'est vraiment le génie de Molière d'avoir prévu l'anticléricalisme ! Si vous étudiez Tartuffe depuis Molière jusqu'à nos jours, vous verrez, dans ce qu'on dit de la pièce à chaque époque, qu'elle est devenue le reflet antireligieux d'une époque. Et cela subsiste encore. Quand une erreur s'est imposée à ce point, comment faire ? [...]

Le jour où on rejouera Tartuffe, il faudra trouver un garçon charmant, inquiétant et très intelligent. On doit sentir depuis le début de la pièce que c'est un individu dangereux mais n'avoir pas de haine pour lui. Or, dans toutes les représentations de Tartuffe, dès le commencement, on le couvre de haine. Non. Il est charmant, inquiétant. »

Louis Jovet, Molière et la Comédie classique

HISTOIRE D'UN IMPOSTEUR (OU COMMENT SAUVER TARTUFFE)

De quoi parle *Tartuffe* ? Orgon, un homme de bien, chef d'une famille que l'on nommerait aujourd'hui « recomposée », trouve un jour à la porte d'une église un jeune homme dont la piété fervente le touche immédiatement. Bientôt, il l'invite chez lui, en fait son ami, son confident, son directeur de conscience. Mais le jeune homme est un imposteur habile, bien décidé à tirer le plus grand profit possible de la crédulité et de la dévotion d'Orgon : son intrusion transforme bientôt cette famille honorable qu'il a choisie pour cible en véritable champ de bataille : ayant abusé le père, Tartuffe ambitionne désormais d'épouser la fille, de capter l'héritage du fils et de séduire la femme de son hôte. Seule une intervention providentielle de la Police, sous la forme d'un envoyé du Roi, l'empêchera d'arriver à ses fins...

Au cours de l'Histoire, la comédie de Molière est devenue le symbole du combat contre l'hypocrisie religieuse. Et son personnage central, une sorte de « mauvais génie », symbole des méfaits de l'obscurantisme et de la superstition. Mais, à bien y regarder, c'est une lecture assez peu charitable. Car la question qui anime le personnage de Tartuffe n'est pas tellement d'ordre religieux : elle serait plutôt d'ordre économique. Tartuffe est un « gueux » - c'est ainsi que Dorine, qui sait de quoi elle parle, le désigne. C'est un aigrefin adroit, un coureur de dot, un détrousseur d'honnêtes gens, qui a simplement saisi tout le profit qu'il pourrait tirer de l'aveuglement d'Orgon.

À rebours des lectures qui veulent faire de lui le symbole malfaisant de tous les fanatismes, on peut alors voir Tartuffe comme un voyou sympathique, séducteur et roublard, un fourbe irrésistible comme les affectionnent la littérature et le cinéma populaires : un genre d'Arsène Lupin déguisé en dévot pour mieux réussir son coup, une crapule charmante dont l'entreprise malhonnête prend des allures de revanche de classe.

C'est pourquoi la chute de Tartuffe, son arrestation à la fin de la pièce, ne peut pas être simplement célébrée comme une victoire des forces de progrès : elle ressemble bien au contraire à un sinistre retour à l'ordre. Et au fond, souhaiter la défaite de Tartuffe, fût-ce au nom de la « laïcité », c'est aussi souhaiter que les gueux apprennent enfin où est leur vraie place. Qu'ils apprennent à respecter la Famille, la Police et le Roi. Et qu'ils apprennent qu'on n'attaque pas impunément les biens des honnêtes gens. Bref, ce qui est sauvé par l'arrestation de Tartuffe, ce n'est pas tellement la liberté de conscience : c'est plutôt la propriété privée.

Alors, on pourrait se prendre à rêver que l'Imposteur réussisse son coup, qu'il parvienne à faire vaciller la distribution admise des pouvoirs et des places. On pourrait rêver qu'il l'emporte face à cette famille trop polie et trop riche pour être vraiment honnête. Hélas, ça n'est pas ce que la pièce raconte : on aura beau faire, on ne pourra pas sauver Tartuffe.

Mais on peut, au moins, le regarder sans haine.



UNE PIÈCE « SCANDALEUSE » ? (RETOUR SUR UN MALENTENDU)

Dans l'œuvre de Molière, *Tartuffe* est sans doute la pièce qui a connu les plus grandes vicissitudes : interdite par le Roi dès sa première représentation à Versailles en 1664 (la pièce ne compte alors que trois actes), elle ne sera finalement autorisée à être représentée que cinq ans plus tard, en 1669, après avoir été sensiblement remaniée. Les historiens anticléricaux de la fin du XIX^{ème} siècle ont voulu voir derrière cette longue interdiction la marque d'une véritable « cabale des dévots », voire un complot ourdi par la très secrète Compagnie du Saint-Sacrement - pourtant dissoute par Mazarin dès 1660... Il faut dire que Molière lui-même, dans ses différents placets adressés au Roi pour plaider la cause de sa comédie, accrédite cette thèse du complot en se plaignant d'être la victime des hypocrites et des fanatiques, ceux-là même que sa pièce s'attache à dénoncer. Il est certain en tout cas que l'affaire Tartuffe aura fortement contribué à forger la légende « républicaine » d'un Molière subversif, libre-penseur et anticlérical, et à faire de lui l'auteur indispensable du grand roman national. Mais la réalité historique est un peu différente, et peut-être un peu moins héroïque.

En 1664, la comédie de Molière est moins scandaleuse qu'inopportune : l'Église de France est alors confrontée à la crise janséniste, la plus grave qu'elle ait connue depuis le schisme protestant. Nombre d'ecclésiastiques refusent toujours de considérer comme hérétique l'Augustinus de l'évêque Jansen, le livre fondateur de la « secte », alors même que Rome a condamné le jansénisme depuis 1653. Ainsi, les religieuses de Port-Royal, adeptes de la théologie de Jansen, refusent farouchement de se disperser et de quitter leur couvent de la vallée de Chevreuse. L'archevêque de Paris, Baudouin de Péréfixe, ancien précepteur de Louis XIV, redoute dans ce contexte troublé que la pièce de Molière, premier dramaturge et plus célèbre comédien du royaume, ne devienne un facteur supplémentaire d'affaiblissement de l'Église, au moment où celle-ci doit se montrer unie face à la dissidence qui la menace. C'est lui qui réussira à convaincre le Roi de maintenir l'interdiction de la comédie jusqu'en 1669. Louis XIV, qui avait eu l'occasion d'entendre les premières versions de la pièce, et qui l'avait trouvée « fort divertissante », cède par prudence politique. Mais le 3 février 1669, la « Paix de l'Église » est conclue : les longues négociations entre, d'un côté, les représentants du Roi et le nonce du pape, et de l'autre, les « Messieurs » de Port-Royal et les évêques jansénistes, aboutissent enfin, et Clément IX adresse à Louis XIV deux « brefs » dans lesquels il se déclare pleinement satisfait de la « soumission » et de « l'obéissance » des dissidents. Deux jours plus tard, la pièce est autorisée, et elle connaîtra immédiatement un succès éclatant.

La longue interdiction de *Tartuffe* s'explique donc moins par le contenu intrinsèquement scandaleux de la comédie de Molière que par la singularité du contexte politico-religieux des années 1660. Preuve en est : les premières représentations de la pièce ne déclencheront guère de polémiques publiques comparables à celles provoquées par *L'École des Femmes* en 1662. En 1669, Molière est au faite de sa gloire, et les thèses défendues dans sa comédie n'ont au fond rien de particulièrement choquant, bien au contraire. D'abord, la satire anticléricale est un genre bien ancré dans la littérature européenne depuis la fin du Moyen-âge : la réputation de corruption d'une partie du clergé lui a fourni de nombreuses occasions de railleries, et le portrait par Molière d'un faux dévot, menteur et hypocrite, ne fait en somme que prolonger une tradition. Mais plus encore, il semble bien que Molière, dans son *Tartuffe*, se contente au fond de relayer l'opinion dominante à la Cour et dans la bonne société parisienne de l'époque : la dévotion militante, ou du moins ostensible, est d'abord vue comme un refus hypocrite des plaisirs de la vie mondaine, et comme une façon indiscreète de se mêler de la vie des autres. Dans la pièce, il charge le sage Cléante de définir en parfait honnête homme la « vraie » dévotion, toute pleine de modération, contre les excès du « zèle de religion » et les ravages de la superstition : ainsi, loin de prendre un risque, Molière défend d'abord dans *Tartuffe* l'honnêteté mondaine et s'assure à bon compte les faveurs de « son » public.

Il semble donc que Molière exagère lorsqu'il affirme dans la préface qui accompagne la publication de la pièce en 1669 que sa comédie a été « persécutée » et que « les Gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux qu'[il a] joués jusqu'ici ». En se prétendant victime d'un complot des « Hypocrites », il se donne au fond le beau rôle : celui de l'auteur courageux, censuré parce qu'il énonce des vérités qui dérangent. On saurait difficilement lui donner tort : il lui avait fallu attendre cinq ans pour pouvoir jouer sa pièce, il pouvait bien profiter de l'occasion pour se faire un peu de réclame. C'est en tout cas cette légende héroïque que la postérité retiendra, et qui fera de *Tartuffe* la comédie critique par excellence, celle que l'on convoque dès lors qu'il s'agit d'en découdre avec la religion, l'intégrisme ou le fanatisme. On peut pourtant supposer que ce phénomène de surinterprétation historique a conduit à occulter d'autres motifs du texte, en particulier les rapports singuliers qu'il trame entre les classes et les générations. Et que la « question religieuse » n'est sans doute ni la seule ni même la principale question qui travaille la pièce.

Bref, on pense que *Tartuffe* est une pièce anticléricale, mais c'est sans doute un malentendu.

DÉRÈGLEMENTS (PORTRAIT D'UN HOMME DÉRAISONNABLE)

Au fond, on retrouve d'abord dans *Tartuffe* une question qui traverse toute l'œuvre de Molière comme un motif obsessionnel. Cette question, c'est celle de l'homme déraisonnable, en proie à une passion singulière qui finit par le rendre ridicule aux yeux du monde. Orgon, Alceste, Arnolphe, Harpagon, Argan, Monsieur Jourdain... - tous sont animés par une idée fixe, presque un délire, qu'il s'agisse de religion, de morale, d'amour, d'argent, de santé ou de statut social. C'est cette déraison, offerte au jugement critique d'un public « honnête », qui fait le ressort comique du théâtre de Molière. Les personnages centraux de ses pièces sont d'ailleurs fréquemment qualifiés de « fous » par les autres protagonistes - « Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je crois », dit Cléante à Orgon dès le premier acte de *Tartuffe*. Et c'est d'abord cette « folie », cette monomanie qui intéresse Molière, indépendamment presque de son objet : parce qu'elle est une menace pour l'ordre, qu'il soit social, économique ou familial. Et parce qu'elle offre, du coup, de formidables situations de comédie.

Molière, en se faisant le peintre de ces dérèglements, ne produit pas, quoi qu'on en dise, une œuvre subversive : proche du pouvoir royal qu'il ne cesse de célébrer, il s'adresse d'abord à la Cour et à la bonne société parisienne. La plupart du temps, ses pièces reflètent et confortent les opinions dominantes des classes dominantes. Bref, Molière, peintre du désordre, se situe clairement du côté de l'ordre et du pouvoir. Mais c'est cette tension qui fait la puissance de son œuvre : car on sent en même temps chez lui une fascination inquiète, presque masochiste, pour les crises, les catastrophes, le « ridicule » - qui est une forme de mort sociale - provoqués par les obsessionnels qui peuplent son théâtre. Molière comédien s'est d'ailleurs toujours réservé ces personnages magnifiques de déviants, qu'il devait incarner avec un sens profond de l'autodérision.

Dans *Tartuffe*, le « délire » d'Orgon prend la dévotion religieuse pour objet. Cela n'est pas indifférent, bien sûr. Sans doute peut-on s'interroger sur le besoin d'expiation d'Orgon et sur son sentiment de culpabilité : qu'a-t-il donc à se faire pardonner, qui lui donne un tel souci du Ciel et du Salut ? À l'évidence, Orgon a trempé dans ce que l'on nomme aujourd'hui des « affaires », signalées à travers la compromettante cassette évoquée à la fin de l'acte IV. De ce point de vue, il pourrait faire penser à ces capitaines d'industrie ou à ces hommes politiques qui, l'âge venant, jettent brusquement un regard terrifié sur une vie de compromissions ou d'exactions et courent se réfugier dans les bras des

prêtres ou dans les bonnes œuvres. La ruse de la pièce, son ressort comique, vient précisément de ce que celui qu'Orgon prend pour l'instrument de son salut est en réalité l'artisan de sa perte : Tartuffe n'est pas celui qu'il croit. Mais qui est-il, d'ailleurs, exactement ?

Avec *Tartuffe*, Molière invente un personnage formidablement romanesque, à propos duquel les autres protagonistes se déchirent pendant deux actes entiers avant qu'on ne le voit enfin paraître sur scène. Ce personnage, c'est un fantôme et un fantôme, une identité insaisissable puisque qu'on dit à son sujet des choses absolument contradictoires. Est-il noble ou gueux ? Riche ou pauvre ? Beau ou laid ? Immonde ou charmant ? Chacun, visiblement, a son idée. Ce qui est sûr, c'est qu'il finit par devenir pour tous une véritable obsession. Comme si la « folie » d'Orgon contaminait toute la maison. En ce sens, Tartuffe, c'est aussi un révélateur, au sens photographique : sa seule présence suffit à provoquer tous les dérèglements, à faire tomber tous les masques : voilà que l'aïeule quitte la maison avec fracas, en disant à chacun son fait ; voilà que le maître de maison s'empoigne avec la servante, laissant paraître entre eux une intimité troublante ; voilà que la fille se dispute avec son fiancé, que le père bat son fils, que l'épouse propose à son mari d'assister, sous la table, à ses ébats avec un autre... Bref, ça craque de partout. Et bien entendu, c'est à mourir de rire.

Parce qu'il y a toujours quelque chose d'un peu atroce dans l'humour de Molière : une brutalité, une sécheresse face aux drames qui accablent ses personnages. Cela finirait presque par donner à Tartuffe une stature d'ange exterminateur, envoyé pour punir cette famille dont l'honnêteté ne cesse de se défaire à mesure que la pièce avance. Il y a de cela, bien sûr, mais dans une ambiance de vaudeville, avec des portes qui claquent, des gens cachés dans des placards, et une formidable succession d'engueulades. Même si l'Imposteur finit par rater son coup, on comprend bien, du reste, que la famille d'Orgon ne sortira pas indemne de l'épreuve, et que plus rien désormais ne sera comme avant.

PORTRAIT DE FAMILLE (UN RÊVE DE TROUPE)

On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas cette famille, disséquée au scalpel par son auteur, qui constitue au fond le motif central de la pièce. Molière la détaille avec précision, s'attardant sur chacun de ses membres, donnant à tous une consistance et une histoire. Il pose d'ailleurs sur la famille d'Orgon un regard plus politique que psychologique : ce qui l'intéresse, ce sont les rapports de pouvoir, de dépendance et de domination, les marchandages et les coups fourrés. Parfois, ça pourrait faire penser à ces polars politiques italiens, qui se tournaient au milieu des années 70. Ou à certains films de Chabrol.

Bien sûr, il ne s'agit pas de tenter une reconstitution historique, ou de représenter les rapports de classes et de générations tels qu'ils s'organisaient dans une famille « honnête » au milieu du XVII^{ème} siècle. Il s'agit plutôt de tenter une image rêvée ou cauchemardée de cette famille de la haute bourgeoisie, qui grimace sous l'assaut de Tartuffe, qui exsude son tas de sales petits secrets. On regardera donc du côté du cinéma de Buñuel, ou de La Splendeur des Amberson. On regardera du côté des comédies de boulevard. Ou de Dallas et des sagas familiales hollywoodiennes. On se rappellera qu'il s'agit moins de montrer une époque qu'un dispositif de crise, et qu'on peut le faire figurer ailleurs dans l'espace et le temps.

Le point central, en tout cas, sera de produire un portrait de famille. Jovet : « Ce qui est difficile, dans *Tartuffe*, c'est de donner l'impression de la parenté entre les personnages de cette famille ». Oui, inventer une famille possible : c'est une joyeuse gageure pour quiconque s'attaque à *Tartuffe*. Pour ma part, j'y vois surtout l'occasion de réunir une troupe idéale, fût-elle éphémère, en mélangeant des acteurs de différentes générations. Pour cela, je veux réunir des comédiens que je connais bien, pour avoir déjà travaillé avec chacun d'entre eux, mais qui, pour la plupart, se rencontreront pour la première fois. Emmanuel Vérité, comédien permanent du TDB, sera Tartuffe. Nous poursuivrons ainsi un dialogue engagé il y a près de 20 ans autour des grandes figures du répertoire : après Scapin, Lorenzo, Alceste et Perdican, il sera l'imposteur charmant et inquiétant que Jovet appelait de ses vœux. Martine Schambacher et Marc Berman, qui jouèrent sous ma direction le couple d'Anna et Karl dans *Meilleurs souvenirs de Grado* de Kroetz, seront Dorine et Orgon. Anne Cuisenier (*Bienvenue dans l'Espèce Humaine*) sera Elmire, Etienne Grebot (*La Gelée d'arbre* d'Hervé Blutsch, *Enfants du Siècle* d'après Musset) sera Cléante, Stéphan Castang (*Enfants du Siècle* d'après Musset) sera

Madame Pernelle, Florent Gauthier (*Enfants du Siècle* d'après Musset, *Dénonné Gospodin* de Philipp Löhle) sera Laurent. Enfin, les rôles des jeunes gens, ainsi que ceux de Flipote et de l'Exempt, seront interprétés par Aurélie Reinhorn, Camille Roy, Yoann Gasiorowski et Paul Schirck, qui ont été mes élèves à l'École de la Comédie de Saint-Étienne.

Tous sont des acteurs que j'estime et que j'aime. Ma volonté de monter *Tartuffe* est profondément liée au désir de les voir jouer ensemble, de les voir incarner cette famille de théâtre qui est au cœur de la pièce de Molière.



«Molière disait qu'on prend son bien où on le trouve, et sans doute avait-il raison. Pour ma part, l'intérêt que je porte à Tartuffe doit beaucoup à deux choses: d'une part aux cours donnés par Louis Jovet au conservatoire de novembre 1939 à décembre 1940, dont nous avons la trace dans les notes publiées sous le titre Molière et la Comédie classique. En quelques remarques brèves et acérées, Jovet y propose une vision de Tartuffe forte et inspirante, très différente de celles qui prévalaient à son époque. Je l'ai abondamment cité dans les notes qui précèdent. D'autre part, mes rêveries sur la pièce doivent beaucoup à la version qu'en proposèrent Nadine Darmon et Pierre Debauche à Agen au milieu des années 1990. Eux, d'ailleurs, étaient allés au bout de leur désir de « sauver Tartuffe » : c'était lui qui gagnait à la fin, et les dernières scènes de la pièce, l'arrivée de l'Exempt et l'arrestation de l'Imposteur, étaient traitées comme le rêve d'un Orgon réellement ruiné et condamné au caniveau. C'était, pour tout dire, assez réjouissant. À tel point que dans mon souvenir, on finissait par sentir dans l'air comme un petit parfum d'insurrection...»

Benoît Lambert



BENOÎT LAMBERT

METTEUR EN SCÈNE

Benoît Lambert est metteur en scène, et directeur du Théâtre Dijon Bourgogne – CDN depuis janvier 2013. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, il a étudié l'économie et la sociologie avant de suivre l'enseignement théâtral de Pierre Debauche à Paris au début des années 1990. En 1993, il crée, avec le comédien Emmanuel Vérité, le Théâtre de la Tentative, et signe depuis lors toutes les mises en scène de la compagnie. Il a été successivement associé au Théâtre – scène nationale de Mâcon (1998-2002), au Forum de Blanc-Mesnil (2003-2005) et au Granit – scène nationale de Belfort (2005-2010). Formateur et pédagogue, il intervient dans plusieurs Écoles Supérieures d'Art Dramatique (École du TNS, École de la Comédie de Saint-Étienne). Il a été le parrain de la promotion 25 de l'École de la Comédie de Saint-Étienne, et à ce titre, a fait partie de l'ensemble artistique de la Comédie. Il est l'auteur de plusieurs articles sur l'histoire et la sociologie du champ théâtral, ainsi que de cinq pièces de théâtre : *Le Bonheur d'être rouge* écrit en collaboration avec Frédérique Matonti (2000), *Que faire ? (le Retour)* écrit en collaboration avec Jean-Charles Massera (2011), *Bienvenue dans l'Espèce Humaine* (2012) et *Qu'est-ce que le théâtre ?* (2013) écrit en collaboration avec Hervé Blutsch. En 2013 il met en scène *Dénonmé Gospodin* de l'auteur allemand Philipp Löhle, *Tout va bien – Jamait chante Guidoni*, et *Qu'est-ce que le théâtre ?* coécrit avec Hervé Blutsch. En 2014, il monte dans le cadre de Théâtre en mai *La Grande Histoire* de François Bégaudeau, avec les élèves de la 25ème promotion de l'École de La Comédie de Saint-Étienne dont il était le parrain, et crée en novembre au Théâtre Dijon Bourgogne *Tartuffe ou l'imposteur* de Molière. Ainsi après *Les Fourberies de Scapin*, présentées à Théâtre en mai en 1998, et *Le Misanthrope*, joué au Théâtre Dijon Bourgogne en 2007, Benoît Lambert retrouve la verve de Molière une nouvelle fois. En mars 2015 il mettra en scène à l'Opéra de Dijon *Der Kaiser von Atlantis* de Viktor Ullmann. Benoît Lambert est également membre du GRECC, le groupe de réflexion sur les écritures contemporaines de La Colline – théâtre national.

MARC BERMAN

ORGON

Après une formation au Théâtre du Soleil de 1974 à 1976, sous la direction d'Ariane Mnouchkine et au Théâtre laboratoire de Wrocław, sous la direction de Jerzy Grotowski, il crée en 1975 avec Jean-Claude Penchenat la troupe du Théâtre du Campagnol, au sein de laquelle il participe à tous les spectacles comme comédien jusqu'en 1983 et met en scène *La Salle n°6* de Tchekhov. Depuis il joue notamment sous la direction de Matthias Langhoff, Jacques Nichet, Stuart Seide, Maurice Benichou, Joël Jouanneau, Robert Cantarella, Jean Jourdeuil, Michel Raskine, Bruno Bayen, François Rancillac, Alain Ollivier, Sylvain Maurice, Claudia Stavisky, Magali Lérès, Laurent Laffargue, Mathieu Bauer, Benoît Lambert dans *Meilleurs souvenirs de Grado* de Franz-Xaver Kroetz, Célie Pauthe, Stéphane Valensi, Mirabelle Rousseau, Nathalie Grauwin, Julie Timermann. Il collabore également avec Anita Picciarini de 1989 à 2010 au Sirocco Théâtre en tant qu'acteur et scénographe. Au cinéma, il participe au *Molière* d'Ariane Mnouchkine, *Le Bal et Maccheroni* d'Ettore Scola. Il a travaillé également avec Andrej Zulawski, Jacques Rouffio, Marco Ferreri, Fernando Solanas, Eric Rochant, Cédric Klapisch, Mathieu Kassovitz, Nicole Garcia, Dante Desarthe, Francis Girod, Patrice Leconte, Claire Devers, Yves Boisset...

STÉPHAN CASTANG

MADAME PERNELLE

Auteur, réalisateur et comédien, Stéphan Castang a joué avec Benoît Lambert (*Enfants du siècle, un dyptique*), Ivan Grinberg (*Folie Courteline*). Il a travaillé avec la compagnie L'Artifice en tant que comédien (Nam-Bok le hâbleur, Aucassin et Nicolette) et dramaturge (*Lettres d'amour de 0 à 10, Le Grand Ramassage des Peurs*). Pour la Compagnie du détour, il a écrit *Tri Sélectif, Florilège du discours politique, La révolution n'aura pas lieu dimanche*. Il est également l'auteur de plusieurs textes autobiographiques où il se peint à la manière d'un héros : *Boule de gomme, Le Défilé de César, Une divine tragédie* (commande de l'Ensemble intercontemporain) et *Panthéon discount*. Il réalise des films se situant entre fiction et documentaire : *La Viande, Faire avec le réel, 9. November, Jeunesses françaises* (sélectionné à la Berlinale, Generation 2012) et dernièrement : *Service compris*.

ANNE CUISENIER

ELMIRE

Après s'être formée auprès de Solange Oswald au Théâtre Dijon Bourgogne, elle est élève au DUMST à Besançon où elle reçoit l'enseignement de Jacques Fornier, Jean-Luc Lagarce, Vincent Rouché. Après plusieurs années consacrées à la technique du clown, elle rencontre Christian Duchange. C'est le début d'un long compagnonnage avec la compagnie L'Artifice au cours duquel elle participe à une dizaine de créations parmi lesquelles *Un Malheur de Sophie* (2009) et *Lettres d'Amour de 0 à 10* (2004) de Susie Morgenstein, *Le Pire du Troupeau* de Christophe Honoré (2000). C'est en 1999, lors d'ateliers proposés au Théâtre Dijon Bourgogne, qu'Anne Cuisenier travaille pour la première fois sous la direction de Benoît Lambert. Il la dirige à nouveau en 2006 dans *Le Dirigeant*, une lecture spectacle du texte de Jean-Charles Massera, et de 2012 à 2014 dans *Bienvenue dans l'espèce humaine*.

YOANN GASIOROWSKI

VALÈRE

Après un Bac L option théâtre et une Licence d'Histoire, il poursuit sa formation en rejoignant le Cycle d'Enseignement Professionnel Initial de Théâtre (CEPIT) au Conservatoire de Poitiers. Dans la classe de Jean-Pierre Berthommier, il découvre à la fois les œuvres classiques et les écritures contemporaines. Il y travaille successivement avec Anne Théron, Christine Joly, Etienne Pommeret ou encore Richard Sammut. Il joue dans *Patio*, adaptation du roman d'Olivia Rosenthal *On n'est pas là pour disparaître*, mis en scène par Cyril Teste. En juin 2011, il interprète seul en scène *Monologue sans titre* de Daniel Keene dans une mise en scène de Rodolphe Gentilhomme. En septembre 2011, il intègre la Promotion 25 de l'École de la Comédie de Saint-Étienne et travaille notamment avec Benoît Lambert (*La Grande Histoire* de François Bégaudeau, spectacle de sortie des élèves), Nadia Vonderheyden, Arnaud Meunier, Fabrice Murgia, Bruno Meyssat, Alain Françon, Michel Raskine. Il fait actuellement partie de l'ensemble artistique du Théâtre Dijon Bourgogne.

ETIENNE GREBOT

CLÉANTE

Comédien professionnel depuis 1988, il a été formé au Théâtre Dijon Bourgogne (avec Solange Oswald, Michel Azama, Dominique Pitoiset), au Théâtre école Du Passage (avec Niels Arestrup, Maurice Bénichou) et au Théâtre National de Chaillot (avec Andrzej Seweryn). Passant de la salle à la rue, il travaille ponctuellement avec Andrzej Seweryn, Christian Duchange,

François Rancillac, Olivier Py, Noël Jovignot. Il joue plus régulièrement avec la compagnie 26000 Couverts dirigée par Philippe Nicolle, la compagnie O.P.U.S. dirigée par Pascal Rome ou encore le Groupe Merci dirigé par Solange Oswald. Avec *Les Mécaniques Célibataires*, il joue dans Nerf créé en 2012 au Théâtre Dijon Bourgogne. Après *La Gelée d'Arbre* en 1996 et *Enfants du Siècle* en 2010, *Tartuffe ou l'imposteur* est sa troisième collaboration avec Benoît Lambert. Il signe également une quinzaine de mises en scène, et en 2013, il fonde sa compagnie Les Encombrants avec laquelle il vient de créer le spectacle *Bricolez !*.

FLORENT GAUTHIER DIT GUITTION

LAURENT

Diplômé de l'école nationale supérieure des Beaux-Arts de Saint-Étienne, il s'oriente vers le théâtre et plus particulièrement vers la construction de décors. Il collabore pendant une dizaine d'année comme constructeur, régisseur de décors et figurant avec la compagnie Notoire dirigée par Thierry Bédart. Par la suite, il rencontre Benoît Lambert pour le spectacle *La Gelée d'arbre* et s'en est suivie une longue collaboration en tant que constructeur, régisseur plateau et comédien (*Le Misanthrope*, *We are l'Europe*, *Meilleurs souvenirs de Grado*, *Enfants du siècle*, *Dénommé Gospodin*). En 2012, il participe à la réalisation du film *Fin de campagne* réalisé par Stéphan Castang comme décorateur et comédien. En 2014, il réalise la construction du décor de *Tartuffe ou l'imposteur* pour lequel il assure dans le même temps la régie plateau et interprète le rôle de Laurent.

AURÉLIE REINHORN

MARIANE

Après trois années au conservatoire de Cannes sous la direction d'Alain Terrat en parallèle de sa scolarité, elle s'inscrit à l'école des Ateliers du Sudden dirigée par Raymond Acquaviva à Paris en 2007. En 2009, elle intègre le Conservatoire Gabriel Fauré, dirigé par Bruno Wacrenier, et participe, en marge de sa formation, au court-métrage *Marito* réalisé par Sarah-Jane Sauvegrain en interprétant Néné. En septembre 2011, elle intègre l'École de la Comédie de Saint-Étienne et travaille notamment avec Benoît Lambert - *La Grande Histoire* de François Bégaudeau, spectacle de sortie des élèves de la Promotion 25 -, Jacques Bonnaffé, Alain Françon, Bérangère Jannelle, Arnaud Meunier, Michel Raskine, Matthieu Crucciani, Cyril Bothorel et Bruno Meyssat. Soprano lyrique de tessiture, elle suit également lors de sa formation des cours de chant aux côtés de Myriam Djemour. Musicienne et compositrice, elle pratique le piano, et compose notamment des musiques et des chansons lors de divers ateliers d'interprétation. Elle fait actuellement partie de l'ensemble artistique du Théâtre Dijon Bourgogne.

CAMILLE ROY

FLIPOTE / L'EXEMPT

Après une formation DEUST Théâtre à Besançon où elle suit des ateliers réguliers avec Guillaume Dujardin et Laurent Hatat, elle intègre en 2008 le conservatoire régional de Tours dirigé par Philippe Lebas. Elle y travaille notamment avec Fabrice Pruvost, Laurent Guttman, Christine Joly et le jazzman Guillaume Dechassy. Dans ce même conservatoire, elle suit des cours de chant lyrique avec Jean Nirouët, ainsi que des ateliers de clown et jeu masqué avec Didier Girauldon. En 2009, elle rejoint l'équipe artistique du festival Les Nuits de Joux à Pontarlier. Elle y travaille sous la direction de Rémy Barché, Guillaume Dujardin, Gille Granouillet, Damien Houssier, Raphaël Patout, et Pauline Timonnier. En 2011, elle intègre l'École de la Comédie de Saint-Étienne et y travaille notamment sous la direction de Claire Aveline, Matthieu Cruciani, Alain Françon, Bérandère Jannelle, Benoît Lambert - *La Grande Histoire* de François Bégaudeau, spectacle de sortie des élèves de la Promotion 25 -, Arnaud Meunier, Bruno Meyssat, Fabrice Murgia et Michel Raskine. Durant sa formation à Saint-Étienne, elle suit les cours de chant de Myriam Djemour. Musicienne et compositrice, elle pratique l'accordéon et le piano. Elle fait actuellement partie de l'ensemble artistique du Théâtre Dijon Bourgogne.

MARTINE SCHAMBACHER

DORINE

Comédienne, elle se forme au Théâtre de Carouge (Genève), avant d'intégrer l'école du Théâtre National de Strasbourg. Depuis, elle travaille avec des metteurs en scène comme Jean-Paul Wenzel, Jean-Pierre Vincent, Jacques Nichet, Jean-Louis Martinelli, Matthias Langhoff, Jean-Louis Hourdin, Bruno Boëglin, Laurent Fréchuret. Au Théâtre Dijon Bourgogne, on a pu la voir dans *Plus loin que loin* de Zinnie Haris mis en scène par Guy Delamotte (2007), *Music Hall 56* de John Osborne et *La Charrue et les étoiles* de Sean O'Casey dans des mises en scène d'Irène Bonnaud respectivement 2007 et 2009, *Et si on s'y mettait tous !* création collective avec François Chattot (2012), Jean-Louis Hourdin et Christian Jehanin. Avec Benoît Lambert, elle a déjà créé *Que faire ? (Le Retour)* de Jean-Charles Massera et Benoît Lambert (and Guests...) et *Meilleurs souvenirs de Grado* de Franz-Xaver Kroetz.

PAUL SCHIRCK

DAMIS

Titulaire d'une double licence en Lettres Modernes et en Arts du spectacle, il suit ensuite parallèlement un Master de Lettres Modernes et la classe d'Art dramatique de Christian Rist au Conservatoire de région de Strasbourg. Avec la compagnie Le Mythe de la taverne dirigée par Jean-Marc Eder, il joue *Entremets funéraires* d'après Calderon et Benavente, *Paroles miniatures éparpillées #1*, *La liqueur de Bacchus* d'après *Le Cyclope* d'Euripide. En 2009, il interprète l'album jeunesse *Le Phare des sirènes* mis en scène par Simon Vincent et participe aux créations de *Micro-situations éparées/Tentatives de révolutions* et de *L'Épuisé* mises en scène par Clémence Gross. Après des stages professionnels avec Guillaume Vincent, Jean Boilot, Christophe Triau et Jonathan Pontier, et Ludovic Lagarde, il intègre l'École de la Comédie de Saint-Étienne en septembre 2011. Il y travaille notamment avec Benoît Lambert - *La Grande Histoire* de François Bégaudeau, spectacle de sortie des élèves de la Promotion 25 -, Nadia Vonderheyden, Arnaud Meunier, Fabrice Murgia, Bruno Meyssat, Alain Françon, Michel Raskine. Il fait actuellement partie de l'ensemble artistique du Théâtre Dijon Bourgogne.

EMMANUEL VÉRITÉ

TARTUFFE / MONSIEUR LOYAL / L'HUISSIER

Emmanuel Vérité a suivi, entre autres, les cours de l'École Supérieure d'Art Dramatique de Pierre Debauche et Françoise Danell à Paris. En 1993, il fonde avec Benoît Lambert Le Théâtre de la Tentative et est l'un des comédiens de la plupart des créations. Il y interprète certains grands rôles du répertoire : Scapin, Lorenzaccio, Alceste, Matti, Perdican et joue dans des œuvres contemporaines : *Pour ou contre un monde meilleur* d'après Spinoza encule Hegel de Jean-Bernard Pouy, *Erik Satie : concert avec notes* (avec la pianiste Anne Queffélec), *Ça ira quand même ou Dénommé Gospodin* de Philipp Löhle. Il crée le personnage de Charlie dans *CCCP ou Les Contributions de Charles Courtois-Pasteur : L'Art du bricolage*, *Charlie et Marcel* et *Tout Dosto*. Il joue également sous la direction de Pierre Debauche, Daniel Mesguich, Stéphane Braunschweig, Guy Delamotte, Sophie Renaud, Christian Duchange, Frédéric Sonntag et Vincent Poirier. Depuis 2005, il alterne son activité de comédien avec l'écriture et la réalisation de courts-métrages. En janvier 2013, il devient artiste associé du Théâtre Dijon Bourgogne et crée *Qu'est-ce que le théâtre ?*, un projet de Hervé Blutsch et Benoît Lambert et co-met en scène avec Benoît Lambert *Tartuffe 2.4*.

À VENIR AU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

VIN(GT) DU MOIS - MUSES

MERCREDI 20 AVRIL - CDN

À PARTIR DE 18H - AU BAR DÉGUSTATION DE VIN DU DOMAINE DE LA PINTÉ

19H ET 20H30 - À LA CAVE LECTURE - EXPOSITION

C'est à une ballade érotique que nous invite Hélène Schwaller, comédienne dans les spectacles de Stéphane Braunschweig, Julie Brochen, Christophe Rauck, Claude Duparfait et Célie Pauthé... Dans *Muses*, la comédienne dévoile la correspondance très intime de l'écrivain irlandais James Joyce à sa future femme Nora. Ces lettres peu connues, qui témoignent d'une passion brûlante et crue, et ont fait scandale à leur publication, font apparaître la nécessité si singulière de créer, engendrée par le rapport amoureux. La comédienne entremêle à la lecture de ces lettres les textos et aquarelles érotiques que lui a adressés son compagnon et artiste Hakim Mouhous. Les mots de Joyce, ceux de Hakim Mouhous et ses dessins se répondent, finissant par créer une sorte de liturgie du désir, une géographie des sens et des sentiments.

AVEC **HÉLÈNE SCHWALLER** TEXTES DE **JAMES JOYCE** ET **HAKIM MOUHOUS** DESSINS **HAKIM MOUHOUS**

EN RAISON DES PLACES LIMITÉES À LA CAVE, DEUX REPRÉSENTATIONS SONT PROGRAMMÉES DANS LA SOIRÉE

RÉSERVATION AU 03 81 88 55 11 - 7€ PLEIN TARIF - 3€ ÉTUDIANTS TITULAIRES DU PASS

NOUS SOMMES REPUS MAIS PAS REPENTIS

DU 27 AU 29 AVRIL - CDN GRANDE SALLE

S'emparant de *Déjeuner chez Wittgenstein*, Séverine Chavrier crée un univers théâtral dont l'énergie réveille et révèle la colère viscérale de Thomas Bernhard. Corps, parole, musique et vidéo s'y heurtent avec rage et humour. Après la mise en scène du grand maître polonais Krystian Lupa présentée la saison dernière, Séverine Chavrier pose sur la même pièce un regard radicalement neuf. Le repas de famille qui se joue tourne au saccage.

À PARTIR DE *DÉJEUNER CHEZ WITTGENSTEIN, PIÈCE POUR ACTEURS INTELLIGENTS*, DE **THOMAS BERNHARD**
CONCEPTION **SÉVERINE CHAVRIER**

LA FONCTION RAVEL

26 AVRIL - FORGES DE FRAISANS / 28 AVRIL - FRATERNELLE-SAINT-CLAUDE

La prochaine création du CDN réunira sa directrice et metteuse en scène Célie Pauthé, le comédien Claude Duparfait avec qui elle avait déjà collaboré pour *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard, récompensé du Prix du syndicat de la critique 2012 - meilleur comédien, et le pianiste François Dumont, interprète fin et sensible, lauréat de nombreux concours internationaux. Ensemble ils interrogeront le lien si intime qu'entretient depuis l'enfance l'acteur à Maurice Ravel et son oeuvre. En avril, le spectacle sera donné en avant-première dans deux villes du Jura dans une forme scénographique légère. Il sera ensuite programmé en septembre à Besançon, dans le cadre de la 69ème édition du festival de musique.

UN PROJET DE **CLAUDE DUPARFAIT** EN COLLABORATION AVEC **CÉLIE PAUTHE**

LES FORGES DE FRAISANS : 06 47 04 01 57 - LESFORGESDEFRAISANS.COM / LA FRATERNELLE SAINT CLAUDE : 03 84 45 77 34 -
INFO@MAISONDUPEUPLE.FR